

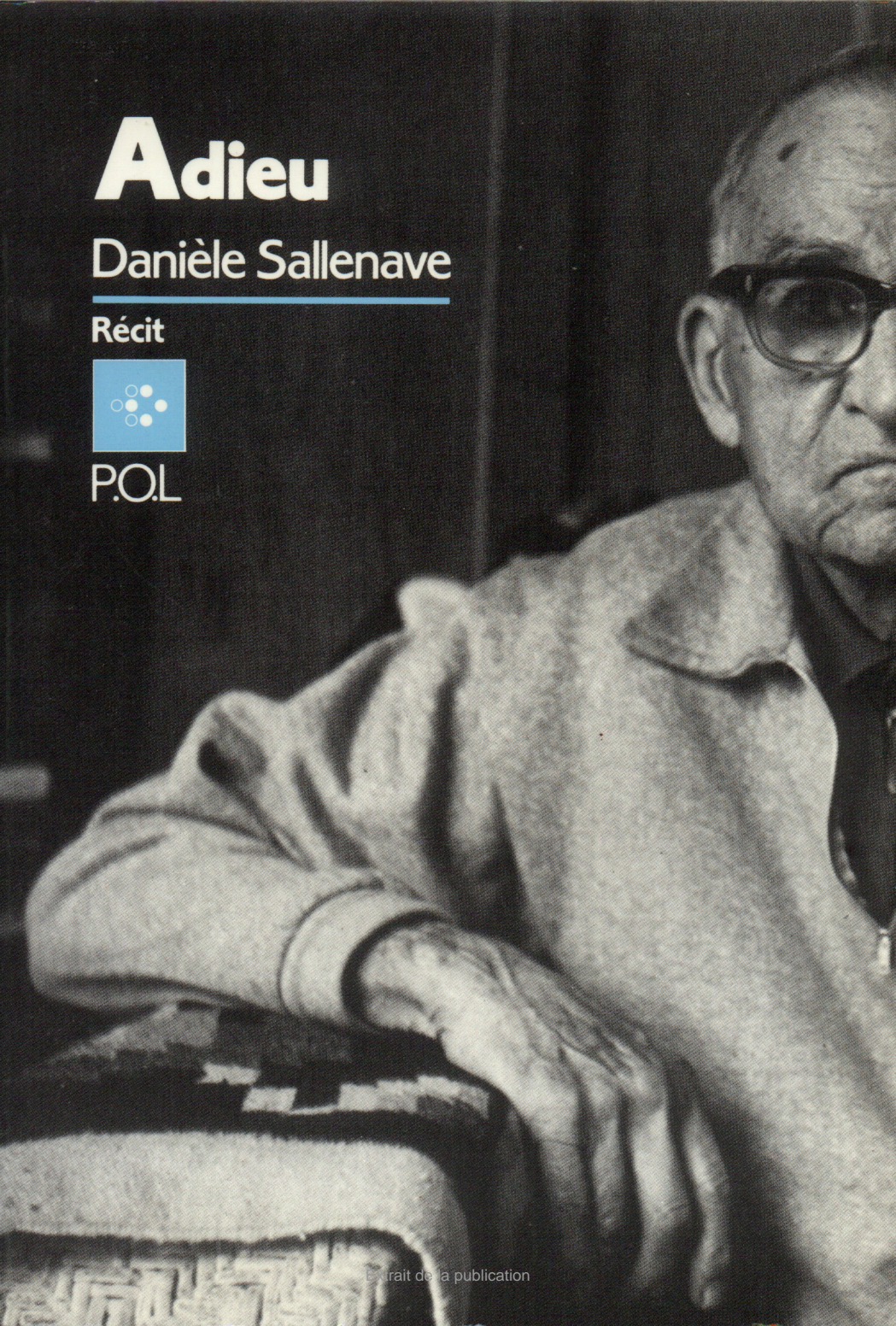
Adieu

Danièle Sallenave

Récit



P.O.L



Extrait de la publication

Adieu

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

UN PRINTEMPS FROID
LA VIE FANTÔME
CONVERSATIONS CONJUGALES

*Aux éditions Flammarion
(collection Digraphe)*

PAYSAGE DE RUINES AVEC PERSONNAGES
LE VOYAGE D'AMSTERDAM OU LES RÈGLES DE LA CONVER-
SATION

Aux éditions Hachette/P.O.L

LES PORTES DE GUBBIO (*Prix Renaudot 1980*)

Traductions

Roberto Calasso : LE FOU IMPUR (P.U.F.)
Pier Paolo Pasolini : LA DIVINE MIMESIS (*Flammarion*)
Italo Calvino : SI PAR UNE NUIT D'HIVER UN VOYAGEUR
(*en collaboration avec François Wahl*) (*Seuil*)

Danièle Sallenave

Adieu

Récit

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L Editeur, 1988
ISBN : 2-86744-111-0

pour Paul Otchakovsky-Laurens

En arrivant, j'ai posé l'appareil photographique sur la table de la cuisine, près de son bol où reste un fond trouble de café et de lait. « Tu ne vas pas recommencer », dit-il, mais en même temps, il sourit. Puis il se lève et va remonter le réveil. « Tu l'as déjà remonté hier. » « Tous les jours, tous les jours ! Un coup, jamais à fond. » Il revient s'asseoir en face de moi. « Tu veux du café ? » « Et toi ? », dis-je. « Moi, c'est déjà fait. »

« Je t'ai apporté un livre », dis-je. « Ah, merci. Mais je ne lis pas en ce moment, ça me fait mal aux yeux. » « Tu aimais lire, avant. » « Oh, non ! Je n'ai jamais beaucoup aimé ça. Maintenant, ce serait pour me distraire, mais c'est mes yeux. » Il a pris le livre, l'ouvre, ne le feuillette pas, regarde distraitement la couverture, le dos, la tranche ; le repose. « Est-ce que tu as besoin que je fasse des courses ? » « Non, j'ai tout ce qu'il me

faut. » « Qu'est-ce que tu vas manger à midi ? »
« J'ai du poisson, du poisson surgelé, tu sais, des
barquettes. Je le fais dans la poêle avec un peu
d'huile. » « Et avec ça ? » « Du fromage. Et une
pomme. » Je me lève, je prends l'étui, je sors
l'appareil photographique, je recule vers le buffet.
« Ne bouge pas. » « Qu'est-ce que je dois faire ? »
demande-t-il, anxieux, contrarié. Et il me regarde
du coin de l'œil sans oser tourner la tête. « Je ne
suis même pas rasé. » Au déclic, il semble se figer
un peu plus. Puis, bougon : « Je peux bouger
maintenant ? J'ai l'impression d'être chez le doc-
teur, de passer à la radio. »

L'accumulation des petites infirmités, la réduction progressive de ses forces, la solitude, ont fait entrer mon oncle dans une zone indécise, une zone d'attente. « Je ne bouge plus de mon fauteuil, dit-il. Je ne vais plus dans les autres pièces, ce qui est rangé est rangé, ce qui ne l'est pas, ne l'est pas. Ou le sera par d'autres. » Il m'envoie aujourd'hui chercher des papiers dans un certain tiroir, où il croit qu'ils sont. Ils n'y sont pas. Je l'appelle : « Viens voir toi-même. » Mais il refuse de bouger : « Puisque tu le dis. » Quand je reviens dans la pièce, il n'en parle plus, mais consulte sans arrêt sa montre. « Tu attends quelqu'un ? » Il hausse les épaules : « Qui veux-tu que j'attende ? » Et quand il recommence, un moment plus tard : « Ta montre ne marche pas ? » « Elle marche parfaitement, qu'est-ce qui te fait croire ça ? » Je n'insiste pas. Après un moment : « Tiens, tu ne l'as donc

pas, aujourd'hui ? » « Quoi donc ? » « Ton machin-truc, ton instrument de torture. » « Il te manque ? » « Non, mais tu devrais en profiter, j'ai une belle chemise. » Je sors l'appareil de ma sacoche. « J'aime mieux tes polos. » « Oui, peut-être, mais ce n'est pas toi qui les enfiles. Avec mon bras, ça passe difficilement. » « Ah ! dis-je. Mais je suis en fin de pellicule, et je n'en ai pas d'autre. » « Au bout du rouleau, dit-il, comme moi. » Redressé dans son fauteuil, il prend la pose. J'appuie sur le déclencheur, sans presque viser. « Tu as de la chance que c'était vide, hein ? tu n'aimes pas que je fasse le zouave. On voit bien que tu ne m'as pas connu quand j'étais jeune. » « Parce que tu faisais le zouave, quand tu étais jeune ? » « Tiens, dit-il, qu'est-ce que tu crois ? »

« Il est cinq heures, dis-je, il va falloir que je m'en aille. » « Les jours rallongent, ce n'est pas comme moi. » « Tu raccourcis ? » Il rit. « Exactement. Ça ne se voit pas ? » Puis : « Laisse les volets, Madame Bernard va venir, elle m'apporte la soupe. Et puis j'irai au lit, et ce sera une journée de passée. » « Tu veux ta veste ? Il ne fait pas chaud. » « Non, ça va. » « Tu veux que j'allume la télé ? » « Non, non. » « La radio ? » « Non, tu m'embêtes ! je te dis que ça va. Ah si, en partant, allume donc la lumière. »

« A quoi tu penses quand tu es tout seul ? » dis-je. « Et toi ? Je ne pense à rien. On n'est pas obligé de penser tout le temps. Et puis des souvenirs me reviennent. » « Des bons ? » « Tant qu'à faire. Mais quand je ne dors pas, c'est plutôt les mauvais. » « Par exemple ? » « Ça ne te regarde pas, dis donc. Tiens, une fois, j'avais raté un plafond, j'étais encore jeune ouvrier, qu'est-ce que mon patron m'avait passé. Maintenant, ça me fait rire. »

« Il va pleuvoir, dit-il plus tard. Qu'est-ce qu'il fait sombre ! » « Ne reste pas dans la cuisine, dans la salle à manger, il fait bien plus clair. » « Non, tout à l'heure, pour la télé. » Par la fenêtre, j'aperçois dans la petite cour un couple ; l'homme referme le cadenas d'un appartement, la femme lui tend un panier rempli de bûches. « Qui est-ce ? je ne les connais pas. » « Qu'est-ce que tu veux

connaître ? Tu viens ici tous les dix ans. » « Oui, c'est vrai, mais cette fois, je reste un peu. Tu viendras voir ma maison ? » « Oh, c'est bien trop loin. Et puis c'est triste là-bas, il n'y a rien autour. Combien elle te la loue, la mère Tapedur ? » « Pourquoi tu l'appelles comme ça ? » « Par habitude, elle n'est pas commode et elle est près de ses sous. » « Pas cher. » « Oh ! Pour toi ! Tu as l'habitude de gaspiller, elle en profite. » J'éternue : « A tes souhaits ! » « Je suis enrhumé. J'ai pris froid sous le pont. » « Tes ponts ! » Il hausse les épaules. « Qu'est-ce que tu fabriques avec tes ponts ? »

« Je me sens bien aujourd'hui, dit-il, je me sens bien vivant. » « Encore heureux. » « Tu ris, mais ça n'est pas le cas tous les jours. » « Tu veux voir les photos ? » « Bof ! J'ai toujours la même tête, non ? » Il prend son étui à lunettes, ôte celles qu'il porte, prend la nouvelle paire, l'essuie du pouce. « Ce sont tes lunettes de lecture ? » « Celles-là ? Non, celles pour voir de loin. »

Il a saisi une photo entre deux doigts, ne s'attarde pas, en prend une autre qu'il repose. « Laquelle tu préfères ? » « Celles où on me voit de dos. » Puis : « Ne les pose pas là, je n'ai pas essuyé la table, je viens de manger. » « Et qu'est-ce que tu as mangé ? » « Un bifteck haché. Et toi, tu as mangé où ? » « Aux Routiers, en venant. » « Autrefois on y allait, le dimanche, avec ta tante. » Il continue de regarder les photographies sans les voir. « Tiens, au fait, j'ai reçu une lettre

d'Adrienne. » « Ce matin ? » « Oh, non ! l'autre jour. » « Et qu'est-ce qu'elle devient ? » « Ça va, son mari aussi. Ils sont à Paris maintenant, eux aussi. » « Ah bon ? Où ? » « Je ne sais pas, quelque chose comme Villepinte. » « C'est la banlieue, ce n'est pas Paris. » « La région, dit-il, et il me tend une photo : tiens, range-la. » « Non, elle est pour toi, je te la donne. » « Pour quoi faire ? A qui veux-tu que je la montre ? » « C'est pour toi. » Il se lève, et va la mettre sur le buffet retournée contre le poste de radio. Puis il revient s'asseoir. « Tu ne te trouves pas beau, là-dessus ? » « Beau ou laid, à mon âge, ou même avant, ça n'a pas d'importance. » « Tu trouves ? C'est tout de même mieux d'être beau, non ? » « Pour une fille, d'accord. Mais qu'est-ce que tu appelles être beau ? Etre costaud, avoir de beaux cheveux ? J'en avais, mais je ne les ai pas gardés longtemps. » Son regard devient vague. « A demain, dis-je, vers onze heures. » « Pas onze heures, c'est le jour du docteur, Madame Bernard me fera ma toilette. Viens plutôt à deux heures. »

« J'ai toujours habité dans cette rue, dit-il. Depuis quatre-vingt-trois ans et demi, et depuis quarante ans dans cette maison. » « Et tu n'as jamais eu envie de changer? » « Pour aller où? C'est partout pareil. » Et : « Ça n'est pas une rue très gaie, mais je l'aime bien comme ça, on est tranquilles, mais pas seuls, il passe du monde. » Les fenêtres de l'appartement donnent sur le quai d'une petite rivière sombre avec, à gauche un pont voûté et, en face, de grandes bâtisses irrégulières, d'anciens entrepôts où achèvent de pâlir des inscriptions tenaces. « J'ai connu tout ça plus beau », dit-il en surprenant mon regard. « Le père Mortier, le propriétaire, avait cinquante chevaux pour les roulages. Maintenant, évidemment, c'est fini tout ça. »

« Mortier? C'est son fils, le docteur? » « Son petit-fils, dit-il en appuyant, son *petit-fils*. Il va

bientôt avoir soixante ans. Si tu l'avais connu le père Mortier, les dimanches matins, quand il venait à la messe. » « Il habitait en face ? » « Penses-tu ! Il habitait près des ardoisières, à la sortie, là-bas, une grande maison derrière des arbres, oh ! magnifique. Trois chevaux pour tirer sa voiture. » « Trois ? » « Oui, et il les conduisait lui-même. C'est autre chose que son petit gars, avec sa vieille Aronde. » Un peu plus tard : « Il a eu une fille qui a fait du cinéma. Tu sais bien ? Et qui est morte quand les studios ont brûlé, à Nice. Elle avait pris un autre nom, évidemment, je n'arrive pas à me rappeler, ah, c'est bête ! Ça va me revenir. » « Je ne me souviens pas », dis-je. « Enfin, ça ne fait rien. Le fils aîné, le père du docteur, il avait fait son service la même année que Georges, mon cousin, que tu n'as pas connu, forcément, il est mort en trente-six. Ils étaient treize de la même classe. Le père Mortier, je dis toujours le père, mais c'était quelqu'un, il leur a offert à tous une montre en argent, le jour du conseil de révision. » « Eh bien », dis-je. « Je l'ai eue longtemps, mais où est-elle maintenant, ça, qui le sait ! C'était pourtant tout ce que j'avais de Georges. »

« Tu avais travaillé pour eux ? » « Pour les Mortier ? Je pense bien ! Qui est-ce qui n'avait pas travaillé pour eux, ici ? Maintenant, c'est autre chose, il n'y a plus que le docteur, il n'est pas aussi riche comme le père. Et il paraît que ses fils, ils

La vie des grands hommes appelle le témoignage, excite la mémoire, attise la piété — mais celle des hommes ordinaires ? Elle ne laisse pas de traces : obscure, anonyme, semblable à des milliers d'autres, à peine s'est-elle éteinte qu'elle est effacée, et nul n'en réveillera le souvenir.

Par le hasard d'un congé forcé, un homme jeune rend pendant un mois visite à son grand-oncle. Tout les sépare, mais la parenté a tissé entre eux des liens diffus. Le vieil homme parle ; le jeune homme le photographie, le regarde et, le questionnant, s'étonne. Qu'a donc fait de sa vie ce vieil homme muré dans la sphère étroite d'une existence dont rien n'est venu l'arracher, qui n'a connu ni les livres ni les voyages et qui à l'extrême bord de sa vie, ne semble éprouver ni inquiétude ni regrets, mais seulement un muet assentiment au grand ordre des choses ?

Il n'est rien, ni personne, et il le sait. Mais il est là, pour quelque temps encore. Il se tient très droit dans son fauteuil, il fixe sur l'objectif son œil rond et malicieux. N'oublions pas ce regard-là.



Couverture : « Augustus Locke » (détail)
in *After Ninety*, Imogen Cunningham
Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-111-0
F 10111 88-01

69 F